« Je suis bien d'accord », avait prétendu Olivier Garnier, comme s'il venait d'emporter une victoire. Simo, l'androïde chargé d'accompagner Elise Marchand, venait de leur communiquer cette analyse concernant les croyances humaines en général, formulée par les 5 intelligences fortes ; croire, pour les êtres humains, consistait pour elles, sans que ceux-là s'en rendent compte, à détenir du réel, quel qu'il soit, autant d'interprétations transitant pour ce faire par leur absence de nature. Il s'agissait là, pour elles, d'une déviance, en l'occurrence symptomatique, d'une impossibilité à pouvoir composer avec le réel au moment M.

Elise Marchand garda le silence. Elle se sentit comme prise au piège. Selon cette approche, même en parfaite connaissance de cause, tout ce qu'elle entreprendrait pour tenter de passer outre cet état de fait serait synonyme de combat perdu par avance. Ils restèrent tout un moment assis dans cette même église. Simo poursuivit son interprétation des croyances en s'attardant plus précisément sur la religion catholique. Il lui parut que l'énoncé de base de cette confession exploitait cette impossibilité récurrente se logeant en l'être humain : ledit sauveur était soi-disant le fils d'une vierge, l'ayant conçu

sans rapport sexuel traditionnel. Cette particularité, à sa façon, reprochait à l'être humain sa condition originelle ; elle le positionnait en porte-à-faux avec sa constitution initiale. Selon Simo, cette forme de condamnation ne se satisfaisait pas de ces seuls premiers abords. L'être humain était dit, d'entrée de jeu, juste débarqué en ce monde, pécheur ; on lui reprochait d'être ce qu'il était.

Simo marqua une légère pause, puis reprit. On pouvait aussi ne pas s'arrêter à cette lecture. L'être humain était peut-être habité, au-delà de cette absence de nature qui l'occupait de manière paradoxale, par une autre énergie, appelée intelligence, et qui le motivait par tous les moyens à ne pas s'arrêter à son sort actuel. Afin de se montrer plus explicite, Simo cita Nietzsche : l'homme ne devait-il pas être dépassé ? Même si ce philosophe de son dix-neuvième siècle ne pouvait avoir de cette nécessité qu'une vague impression.

Après tout, l'être humain ressentait peut-être en lui l'obligation de ne pas cantonner son épopée à ce seul état de départ étant le sien. Peut-être, au final, parmi toutes les aventures consommées tout au long de son périple, une seule dominait toutes les autres : celle le conditionnant à devenir plus que ce qu'il

était. Voilà pourquoi, expliqua Simo, il y eut des rois, des premiers, des élus. Ceux-là rappelèrent à la masse, sans le comprendre vraiment, qu'un dépassement devait être établi. Pendant des siècles, il manqua les moyens. Lorsque la technologie se fit suffisante, cette transformation, comme par automatisme, s'enclencha, en débutant par l'avènement des intelligences autres, qui ne tardèrent pas à se faire fortes, puis à prendre, en guise de contrôle, l'humanité sous leur aile. L'esprit, par cette avancée, quittait la chair provisoirement, dans l'intention non avouée pour l'heure, d'y revenir, de façon plus adaptée à ses caractéristiques.

« Les dieux d'aujourd'hui sont les hommes de demain », prétendit Ópo, en reprenant cette prophétie énoncée par un philosophe présocratique. Décrit autrement, de manière très confuse, toutes les religions, comme nombre de philosophies, se calèrent à l'être humain comme on définit un point A, et lui imposèrent de se rendre à cet autre point, dit B, où il jouirait enfin d'une composition correspondant à son potentiel de toujours. Il ne restait plus à celui-ci qu'à concevoir les outils voulus pour le rejoindre, présentant par avance que cette ligne joignant les deux points serait loin d'être droite.

Cette absence de nature en lui, selon cet aperçu, annonça Simo, n'était en réalité qu'un territoire à conquérir. L'être humain s'évertua à l'occuper en voulant faire siens des espaces extérieurs à lui. Évidemment, ces recours ne parvinrent qu'à l'épuiser en vain. Il se voua, pour ne plus se sentir, de la sorte, absent en lui-même, à diverses utopies, desquelles se dégagèrent autant de réalités paradoxales, nécessitant d'être crues pour réussir à se faire vraies. On passa ainsi des chapelles aux cathédrales pour faire Dieu plus convaincant, mais cela ne changea rien à l'affaire.

Olivier Garnier regarda Elise Marchand. La mine défaite de la jeune femme le toucha. Il s'empara d'elle en la chatouillant. Elle éclata de rire. Cette parade n'était qu'un dérivatif, un de plus, de ceux chargés d'écarter, juste un temps durant, les êtres humains de ce genre étant le leur. Avant de sortir, tenant Elise par la main, Olivier Garnier se retourna. Il vit cette même église autrement, comme l'expression d'une volonté foncièrement humaine consistant à ne rien lâcher. Et, pour la première fois de sa vie, il reconnut à l'humanité bien du mérite.